RETRO NEWS

NOS GRANDES ENQUÊTES (1)

QUEL EST L'AVENIR DE LA MUSIQUE FRANÇAISE ?

La mélodie doit-elle l'emporter sur les combinaisons harmoniques et contrapuntiques ? Le lyrisme renaîtra-t-il ?

Notre enquête sur l'avenir de la musique française a surtout pour objet de rechercher les formes vers lesquelles évolue l'art d'Euterpe. Les combinaisons techniques présentement honorées seront-elles délaissées au profit d'une plus simple recherche d'expression ?

Nous avons publié hier les réponses de Massenet, de MM. Alexandre Georges, Albert Carré, Camille Chevillard, Max d'Ollone, Gabriel Grovlez.

Nous continuons par celles :

De M. Camille Saint-Saëns,
de l'Institut.

L'illustre maître de *Samson et Dalila*, de *Déjanire* et de tant d'ouvrages réputés, estime que son œuvre, dont chacun admire la pureté mélodique et la richesse harmonique, « parle pour lui ».

Croyez-vous que l'on puisse répondre, en quelques mots, à votre quatrième question, qui demanderait un volume ?

Pour le reste, mes œuvres parlent pour moi.

C. SAINT-SAENS.

De M. Henri Duparc :

M. Henri Duparc ne compose plus actuellement. Mais les lieder qu'il écrivit — notamment *Phydili, l'Invitation au voyage, la Chanson triste, Lamento* — sont considérés comme de véritables chefs-d'œuvre. Sa réponse est d'autant plus caractéristique que cet artiste se tient à l'écart du courant musical actuel :

Je suis assez embarrassé pour répondre à vos questions: mon bagage artistique est, en effet, si peu considérable, que je ne me crois nullement autorisé à examiner une opinion au sujet de votre très intéressante enquête sur la musique contemporaine. De plus, n'appartenant et ne voulant appartenir à aucune école, et obligé depuis longtemps, à cause de ma santé, de vivre dans la solitude et le recueillement, je suis fort peu au courant du mouvement musical actuel, et il m'est impossible de prévoir quel en sera l'aboutissement probable.

Vous me demandez si je souhaite un « retour au lyrisme et au genre français de l'opéra-comique »? Un retour au genre hybride d'il y a cinquante ou soixante ans, — de Boïeldieu, d'Auber, d'Hérold, d'Ad. Adam, de Maillart, etc... — j'avoue que je ne le désire pas : je ne le crois même pas possible. Le public d'aujourd'hui apprécierait peu une musique plutôt vide que légère et nous ne sommes plus au temps où il se contentait de pièces favorables aux digestions et aux entrevues. Mais la Comédie Musicale, *imprégnée des airs populaires de notre race et de notre ancienne littérature musicale, — si riche et malheureusement si ignorée, — quelque chose comme des maîtres chanteurs* français, *cela c'est vraiment un genre à créer; un genre où la musique devrait être à la fois légère et savante, spirituelle ou sentimentale, — donc française; et je désire vivement, pour ma part, qu'il tente quelques-uns de nos jeunes musiciens. Voilà un art qui serait vraiment national, et qui ne pourrait pas exister ailleurs qu'en notre douce France.*

Vous me demandez encore si j'estime que dans la musique il doive y avoir prépondérance de la mélodie sur l'harmonie, ou inversement ; à cela ma réponse est bien simple: à mon sens, les trois éléments dont se compose la musique — mélodie, harmonie et rythme — sont inséparables, *et toute musique dans laquelle un de ces éléments est sacrifié aux autres me semble boiteuse et caduque;*

H. DUPARC.

De M. Ricardo Vinès :

Virtuose réputé, ayant introduisé en France la pittoresque musique espagnole, M. Ricardo Vinès, dévoué à la cause des jeunes, les critique cependant :

1° *La musique française est loin, selon moi, de traverser une période simplement transitoire, car, d'en être ainsi, elle ne nous offrirait pas le bel ensemble d'œuvres à la fois originales et parfaites qui font l'admiration des connaisseurs et le ravissement des délicats.*

2° *Un jour proscrite et répudiée par les wagnériens de la première heure, et plus tard maintenue dans le même ostracisme par la majeure partie des disciples de Franck qui, eux aussi, eussent eu honte du moindre contact avec une aussi compromettante personne, l'adorable et divine mélodie ne peut que revenir bientôt de son exil, pour être enfin réintégrée dans la plénitude de ses droits trop longtemps méconnus. La bannir à jamais de la musique, ce serait priver celle-ci de son plus noble et expressif élément — l'élément lyrique, c'est-à-dire humain — et ce serait aussi condamner les futurs créateurs — tels des artisans musulmans auxquels de coraniques préceptes interdisent toute anthromorphique représentation — à n'être, malgré eux, que d'ingénieux et itératifs ornemanistes.*

Oui, la mélodie reviendra, mais plus belle que jadis, parce que parée d'éblouissantes harmonies. L'important, pour peu que l'on tienne à hâter ce retour, c'est de s'habituer et habituer les autres à ne plus considérer comme de la musique ces misérables petits bouts de phrase cuistrement appelés thèmes, *et dont deux ou trois notes faisaient tous les frais.*

3° *L'influence de l'art littéraire et des arts plastiques sur la musique française m'apparaît si évidente que je me bornerai, sur ce sujet, à faire remarquer combien cette influence — si générale aujourd'hui — fut, en somme, chose toujours traditionnelle en France, puisque — sans compter les actuels représentants des écoles de Fauré, d'Indy et Debussy — nous pouvons, remontant en arrière, en constater l'indubitable présence chez Fanelli, Chabrier, Berlioz, Félicien David et, plus loin dans le passé, chez le grand ancêtre François Couperin et autres maîtres clavecinistes.*

4° *Pour ce qui est des formes de l'art musical vers lesquels semble évoluer la musique française et des chances, positives ou négatives, d'un retour au lyrisme et au genre, un peu démodé, de l'opéra-comique, je ne crois pas m'aventurer beaucoup en pronostiquant un prochain et vigoureux coup de barre dans la direction de la force et de la violence, surtout dans la musique purement symphonique.*

5° *Et, pour finir, que dirai-je sur le snobisme musical sinon que, au même titre que tous les snobismes, il mérite d'être sincèrement encouragé, lui seul s'avérant apte et docile à renouveler — bienfaisant ventilateur — l'air intellectuellement irrespirable au milieu duquel font semblant de vivre tant de pseudo-mélomanes aux zoolithiques admirations. Ah ! si les professionnels faisaient leur devoir ! Mais ils sont, pris en bloc, encore plus routiniers que le gros du public.*

Appliquons-nous nuit et jour à ne faire, exclusivement et philanthropiquement, que de la snobiculture.

RICARDO VINÈS.

De M. J. Guy Ropartz :

M. J. Guy Ropartz, l'un des disciples préférés de César Franck, et le compositeur du *Pays* qui doit être représenté à l'Opéra-Comique, estime qu'une œuvre vaut surtout par ses qualités expressives :

Il est bien difficile de répondre avec précision aux questions que vous formulez.

Qui se chargerait de prédire ce que sera la musique française de demain, alors qu'il serait malaisé de définir exactement ce qui fait les qualités ou les défauts de la musique française d'aujourd'hui ?

M. GUY ROPARTZ
(Phot. Dufey.)

Mais, si l'on prend conseil du passé, il est permis seulement de prévoir que les questions de forme et d'écriture qui passionnent les contemporains seront à peine retenues par la postérité, pour qui la valeur d'une œuvre antérieure réside surtout dans ses qualités expressives.

Le snobisme pousse un artiste, nuit à l'autre, et c'est au petit bonheur : mais il est néfaste à qui produit avec la préoccupation de lui plaire.

J.-GUY ROPARTZ.

Nous continuerons notre enquête par la publication des réponses de MM. Vincent d'Indy, Claude Debussy, Pierre de Bréville, A. Savard, Albert Roussel, Charles Kœchlin, Louis Aubert, Jean Huré, etc., etc.

Pierre Montamet.

(1) Voir *Excelsior* du 7 octobre.

FEUILLES VOLANTES

Les figures de cire

Derrière d'étincelantes vitrines, sous le miroitement des glaces, sur les boulevards, aux plus grouillants carrefours, des personnages importants et significatifs s'exhibent publiquement à la badaude admiration des passants.

Leur costume, leur attitude, le décor qui les entoure résument et manifestent leur fonction, leur état, leur fortune! Il y a en eux du héros et de l'idole. Et la foule en extase devant les belles figures de cire, réclames ingénieuses du commerce et de l'industrie de la grande ville, paraît leur rendre un culte étrange, fait d'envie, de méditation et d'amusement passionné.

Elles ont toutes les poses de la vie, elles sont la vie elle-même, ces images, et le muet enseignement de leur geste instruit les masses. Voici un groupe de femmes délicieuses réunies dans un salon autour d'une table de thé. Fouillis vaporeux des corsages, allongement stylisé des jupes, tea-gowns et costumes de ville, et des yeux brillants, des ongles d'agate, des cheveux lustrés... D'aimables hommes s'inclinent vers elles, corrects et mis en perfection... Pauvre IIe Empire, que tes élégances étaient mesquines, la République IIIe a plus de faste.

Ici, c'est le tableau d'une garden-party : toilettes de campagne luxueuses comme pour un bal. La tête petite, les hanches étroites, juchés sur des talons en virgule, que ces mannequins sont ressemblants!...

Dans une salle à manger somptueuse, deux dames s'entretiennent. Tableau d'intérieur. L'une d'elles tient une fleur et l'autre s'accoude sur une table. De quoi parlent-elles?... De la tenue de leur maison?... Est-ce probable, jolies poupées?

Il y a des jeunes mariées, des patineuses, des chasseresses, des amazones, des cavaliers, des belles madames en robe de bal, des jeunes messieurs en smoking, des vieux gentlemen en tenue de soirée, toute une société, la nôtre, saisie, reproduite dans les actes représentatifs de sa vie de luxe.

Curtius, aux Parisiens du dix-huitième siècle, annonçait devant son musée : « Venez! Entrez! Vous allez voir Versailles, le Grand-Couvert au naturel! »

Et le peuple se bousculait pour voir le Grand-Couvert, Louis XVI, la reine, le dauphin et Joseph II mangeant en grand apparat représentés *au naturel*... Ceci se passait bien peu d'années avant l'an I de la République...

Nous n'avons plus ni roi ni reine à montrer. Nous les remplaçons par les images des heureux de ce monde.

Le Grand-Couvert, c'est un thé; Versailles un appartement confort moderne; plus de paniers, des robes entravées; plus de baise-main, un shake-hand; plus de Majestés, des millionnaires.

Et les autres regardent ces rois, ces reines de cire, d'étoupe et de chiffon avec une admiration semblable à celle de leurs ancêtres défilant chez Curtius devant le Grand-Couvert au naturel.

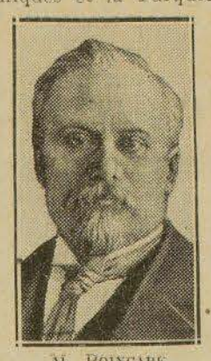
D'ailleurs, tout a fait des progrès. Il en coûtait douze sols, chez Curtius, pour admirer ses figures de cire, la vue des nôtres est gratuite. Il ne faut pas dire que tout renchérit. Et puis, ces images sont tellement instructives...

CLAUDE BERTON.

L'ANGLETERRE a adhéré à la proposition Poincaré

Ainsi toute l'Europe est d'accord pour une action commune près de la Turquie et des Etats balkaniques

L'Europe s'est « retrouvée ». Tel est le grand fait de la journée d'hier. L'Angleterre, après l'Autriche, a donné son adhésion à la proposition française. Si bien que dès aujourd'hui, ou demain au plus tard, les Etats balkaniques et la Turquie sauront simultanément que l'Europe tout entière demande le maintien de la paix. Les démarches diplomatiques différeront un peu dans les capitales balkaniques d'une part et à Constantinople d'autre part. Dans les premières, ce seront l'Autriche et la Russie qui agiront comme mandataires de l'Europe ; à Constantinople, la démarche des puissances sera *concertée* et non *collective*, comme l'avait demandé la France au début et comme n'a pas voulu l'accepter l'Angleterre.



M. POINCARÉ.
(Phot. Henri Manuel.)

Nous ne nous attarderons point toutefois à cette distinction de forme. Elle peut évidemment avoir une influence sur les résultats. Mais elle ne les modifiera pas d'une manière considérable. Les démarches qui vont être faites ne constituent, en effet, que la première partie du programme d'action commune proposé par la France aux puissances. Et la seconde partie sera beaucoup plus délicate : il s'agira, en effet, de proposer aux parties en présence, non plus l'intervention d'un élément conciliateur, mais les bases sur lesquelles reposera la conciliation. C'est l'œuvre de demain. Elle va être préparée sans tarder. Pour le moment, nous nous contenterons d'enregistrer un fait, le travail commun, sincère et loyal de toutes les puissances européennes en vue du maintien de la paix, et que ce fait est l'œuvre de la diplomatie française.

L'honneur revient, en effet, à M. Poincaré, d'avoir proposé à l'Europe une démarche collective simultanément auprès des Etats balkaniques et de la Turquie. Et il convient de dégager l'esprit dans lequel le président du Conseil a entrepris cette tâche qui paraissait presque impossible à remplir, étant donnés les rivalités et les antagonismes nombreux et profonds qu'il fallait éviter.

La France a eu de tout temps une sincère amitié pour les nationalités chrétiennes des Balkans. Dès le moyen âge, les rois de France et de Serbie conclurent des traités d'amitié. Dernièrement encore, des matelots italiens rendaient hommage à la mémoire de l'enseigne de vaisseau Bisson et de ses matelots qui moururent en braves dans la mer Egée, il y aura bientôt un siècle, victimes de la défense des droits de l'opprimé. Et il est incontestable que M. Poincaré a subi l'influence de cette sympathie qui est l'une des caractéristiques de notre politique extérieure depuis des siècles.

SIR EDWARD GREY

Mais le président du Conseil a voulu, avant tout, servir la cause de la paix, et, ce faisant, il a obéi aux principes primordiaux de la diplomatie contemporaine. Il ne s'agit plus maintenant pour les diplomates de préparer, comme au temps jadis, des guerres heureuses basées sur des accroissements territoriaux au détriment d'autres nations, dans le seul but de satisfaire à un désir de conquête brutale. Les chancelleries doivent travailler surtout à assurer le bonheur des peuples, autant que leur honneur et leur dignité ne sont pas en question. C'est précisément le cas avec la crise balkanique. Quel sera le résultat de ce que M. Poincaré a entrepris ? Nul ne peut le savoir encore. Mais l'accueil fait à ses propositions prouve que son appel a été entendu par l'Europe tout entière. C'est un beau succès. — JEAN MENEVAL.

Un ingénieur électrocuté

NANCY, 7 octobre (*Dépêche Havas*). — M. Henry George, ingénieur dans une compagnie d'électricité, a été victime d'un accident mortel. Il était allé procéder dans une usine à la réception de divers appareils. Le courant électrique devait être établi à 3 heures. A ce moment, M. Henry George se trouvait au premier étage. Ignorant que le courant venait d'être lancé, il voulut remettre un câble en place et tomba électrocuté.

M. Henry George, âgé de trente-quatre ans, était marié et père de famille.

La Caricature étrangère

LUI. — *Je demande le divorce.*
LE JUGE. — *Pourquoi ?*
LUI. — *Ma femme est suffragette.*
LE JUGE. — *Ce n'est pas une raison...*
LUI. — *Elle est présidente de la D. A. R., vice-présidente des dames coloniales, secrétaire du W.C.T.W.K., grande-duchesse des chevalières de Pythias, championne de bridge, spiritualiste...*
LE JUGE. — *Arrêtez ! Nous vous accordons le divorce.*

(Extrait du *Life*.)

LA VOCATION NAVALE PEUT-ELLE REFLEURIR ?

Elle n'est point morte, assurent des professeurs et des jeunes Bordachiens.

De nombreuses lettres parvenues à *Excelsior* à la suite de notre article « Une vocation qui meurt » attestent que le sujet n'est pas indifférent à une opinion qui, ayant accepté les charges du programme naval, entend bien qu'elles aboutissent à autre chose qu'à une apparence matérielle. De jeunes et heureux Bordachiens, qui viennent d'affronter avec succès un examen difficile, nous écrivent que la concurrence fut rude. Leurs professeurs qui les ont préparés à cet examen établissent que c'est là une épreuve disputée, sérieuse et que le déchet de candidats qui s'est produit cette année est surtout dû à un changement de programme. Les uns et les autres citent des chiffres qui donnent une proportion de trois candidats pour une place. « Dans ces conditions, on peut être assuré que les vainqueurs de ce tournoi constituent une élite. » Certes ! Loin de moi la pensée de diminuer le mérite très grand des concurrents élus. Félicitons-les chaudement ainsi que leurs dévoués et distingués professeurs.

Il n'en est pas moins vrai que le nombre des candidats diminue régulièrement depuis quelques années, que la courbe accuse une descente continue. C'est à l'avenir que nous devons songer. Il y a des symptômes d'une crise du recrutement. Or, à une telle crise on ne remédiera pas en un an, ni même en plusieurs années. Mieux vaut la conjurer que d'attendre qu'elle soit aiguë — car la clientèle des écoles du gouvernement est comme toutes les clientèles : une fois qu'elle est partie il est extrêmement difficile de la ramener. L'esprit d'une génération ne se forme pas, ne se modifie pas en quelques mois. Les mesures que l'on peut prendre dans cet ordre d'idées sont toujours à longue échéance.

L'officier français est le plus vieux du monde

Malheureusement, bien plus nombreuses sont les lettres qui nous disent « Hélas ! c'est vrai ! La vocation se meurt non seulement dans la jeunesse, mais surtout dans le corps même qui devrait la préserver intacte. » De jeunes officiers nous dépeignent le découragement où les jette l'exemple de leurs anciens, vieillis au service dans des fonctions subalternes, jadis brillantes, pleines d'entrain et d'énergie, et usées par la monotonie de corvées qui deviennent plus fastidieuses à mesure que l'ancienneté s'accroît. Ils nous font pressentir quelle influence démoralisante exerce sur eux l'amertume de ces anciens. Et les anciens eux-mêmes nous écrivent : « J'ai un fils, je le détourne de la carrière maritime ! » On nous fait remarquer que dans les nouvelles promotions les noms de familles maritimes deviennent de plus en plus rares et que ce sont surtout les familles « qui ne savent pas » qui envoient leurs fils au *Borda*. La tradition s'éteint. C'est là un symptôme bien caractéristique.

Plusieurs officiers soulignent l'importance de l'éloignement de la notion de combat qui résulte de l'effacement de la marine française et de son retrait en Méditerranée. Mais tous insistent sur ce fait, si grave, si souvent signalé au Parlement français que nous avons une « marine de vieillards ». En Angleterre, l'âge moyen des capitaines de vaisseau est de quarante-deux ans. Nous n'avons pour commander nos grands cuirassés, pour exercer ces redoutables fonctions qui exigent une vigilance toujours en éveil, une promptitude de décision imperturbable, une activité physique et intellectuelle exceptionnelle, que des hommes ayant largement doublé le cap de la cinquantaine. « Nos contre-torpilleurs sont commandés par des lieutenants de vaisseau qui ont dépassé la quarantaine et même par des capitaines de frégate qui frisent cinquante ans. » Et ces commandants en miniature sont renvoyés ensuite en sous-ordre en des fonctions dérisoires, dites de « sécurité », jusqu'à ce que, las, ils prennent leur retraite, où que, lasse de ne pas les voir la prendre, l'administration les fasse passer au grade supérieur.

Lassitude ! C'est le mot qui revient toujours. On a l'impression devant cette liasse de lettres que j'ai devant moi que cette marine s'ennuie et que le contraste de marines plus alertes, plus vivantes, où l'activité et le talent des hommes trouvent un aliment merveilleux, lui soit une insupportable obsession. A cette dépression s'ajoute l'impression d'autant plus regrettable qu'elle est erronée et simplement causée par le peu d'intérêt que l'administration de la marine et les chefs du corps accordent à la situation des officiers. Ce n'est qu'avec un retard de plusieurs années que les soldes de l'armée de mer suivent les améliorations de celles de l'armée de terre. Depuis un an, le Parlement a voté la loi sur les retraites militaires..., la marine a été oubliée, et ce n'est certes pas la faute du Parlement. L'oubli sera réparé, c'est entendu, si ce n'est cette année, du moins sans doute l'année prochaine. Il n'en sera pas moins fâcheux d'avoir laissé subsister deux ans un état d'esprit qui fait trouver bien coûteuses les pauvres économies ainsi réalisées.

Il faut rajeunir la marine

De nombreuses démissions et retraites prématurées, plus nombreuses encore en ces derniers mois, accentuent le malaise et précisent le danger. Le désir de choisir des chefs relativement jeunes — qui malheureusement cessent d'être jeunes au bout de peu d'années — bloque complètement l'avancement. De sorte que ce moyen de rajeunir la marine est un peu un moyen de Gribouille, puisqu'il aboutit à la vieillir, dans son ensemble, davantage. Les conditions du métier, si elles réclament, en effet, des chefs jeunes, ne s'accommodent nullement de vieux sous-ordres. Les choix excessifs dont on a fait grand usage n'aboutissent qu'à rendre la situation plus difficile et préparer un avenir inextricable.

Le remède, s'il y en a un, est d'ouvrir des débouchés aux officiers subalternes anciens, en leur offrant, comme l'ont fait les marines anglaise, italienne, allemande et américaine, des retraites honorables. Certains conseillèrent à M. Delcassé de les chasser, simplement. Voilà certes un excellent moyen de conjurer la crise du recrutement et de rétablir l'amour du métier !... « Quelques rosettes et quelques centaines de francs de retraite de plus suffiraient sans doute à rétablir le cours de l'avancement », nous écrit-on. N'avais-je pas dit qu'il fallait de l'argent ? C'est assez triste, mais il en faut, et il en faudra probablement beaucoup plus pour reconstituer, remonter, ramener la clientèle partie, qu'il n'en eût fallu pour éviter de l'éloigner et de la disperser.

Au surplus, la qualité du commandement, bien étroitement liée à cette question d'âge, n'est pas indifférente. — A. LARISSON.

Le départ de M. Sasonof

M. Sasonof, ministre des Affaires étrangères de Russie, qu'accompagnait le baron Schilling, directeur de la chancellerie au ministère des Affaires étrangères de Russie, a quitté Paris, hier après-midi, par le rapide de Cologne de 1 h. 45.

Le ministre a été salué à son arrivée à la gare du Nord par le président du Conseil, par MM. Mollard, chef du protocole; Paléologue, directeur au quai d'Orsay, et Daeschner, chef du cabinet du président du Conseil; par M. Isvolski, ambassadeur de Russie, ainsi que les membres de l'ambassade. La Compagnie du Nord était représentée par MM. Sartiaux et Pierron, ingénieurs en chef; Averlant, inspecteur, et Théry, chef de la gare du Nord.

M. Sasonof, qui était arrivé quinze minutes avant l'heure du départ, s'est promené de long en large sur le quai d'embarquement avec M. Poincaré, puis avec M. Stancioff, ministre de Bulgarie à Paris, qui arriva peu après. Il s'est prêté de la meilleure grâce aux exigences des photographes et des cinématographes, disant même, en riant, à M. Poincaré : « Au moins, les Parisiens vont pouvoir me contempler sous toutes les faces. »

A 1 h. 45, le ministre des Affaires étrangères de Russie a pris place dans le wagon-lit qui lui était réservé; il a serré une dernière fois très cordialement les mains du président du Conseil en lui disant : « Au revoir. »

M. Sasonof arrivera aujourd'hui, dans la matinée, à Berlin, où il doit passer quarante-huit heures. Il aura des entretiens avec M. de Bethmann-Hollveg, chancelier de l'empire, et M. de Kiderlen-Wæchter, sous-secrétaire d'Etat au ministère des Affaires étrangères : il doit conférer également, au sujet du conflit balkanique, avec M. de Giers, ambassadeur de Russie en Autriche-Hongrie, qui a quitté Vienne dimanche soir.

LES PETITS DIALOGUES

Le droit international !

Les représentants des grandes puissances européennes sont réunis pour s'entendre sur une intervention collective auprès de lointains belligérants.

LE MINISTRE. — Messieurs, la situation est grave dans les Etats Illyriques... Notre intervention est indispensable... urgente (*sonnerie téléphonique*). Je vous demande pardon, messieurs, on m'appelle au téléphone... Allo... allo, c'est vous, mon cher ambassadeur... Ah! ah!... vous me dites qu'il n'y a plus une minute à perdre... J'ai compris ! (*il accroche les récepteurs*). Mes éminents collègues, ce coup de téléphone nous indique et nous dicte notre conduite. Intervenons, intervenons sans tarder !

UN REPRÉSENTANT. — Je suis de votre avis, Excellence... Pourtant, au point de vue du droit international, le paragraphe 32 de notre déclaration laisse à désirer.

LE MINISTRE. — Certes, le droit international... (*sonnerie téléphonique*). Je vous demande encore pardon... Allo, allo... les Icariens viennent de franchir la frontière ?.. Allo, allo... Vous auriez dû les prier d'attendre la fin de notre délibération... Allo, allo. Tenez-moi au courant ! (*il accroche les récepteurs*) ... Comme vous l'entendez, messieurs, les minutes sont comptées...

UN REPRÉSENTANT. — C'est pourquoi, Excellence, si, au paragraphe 67 de notre déclaration collective, nous changions l'adverbe *justement* par l'adverbe *équitablement*, notre accord serait peut-être définitif !

LE MINISTRE. — Jusqu'à un certain point, monsieur, je suis de votre avis ! Mais, la doctrine et la jurisprudence... (*sonnerie téléphonique*). Allo, allo... Un village est incendié ?... C'est inouï.. Mais ces gens-là ne connaissent donc pas les usages et les formules ! (*il accroche les récepteurs*) Continuons, messieurs.

UN REPRÉSENTANT. — Pour ma part, je dois déclarer que mon pays n'interviendra en faveur de la paix que si la virgule de la ligne 333 est remplacée par quatre points de suspension.

LE MINISTRE (*au téléphone*). — Allo ? allo ?... Comment ! on se bat sur toute la ligne !... Deux cents morts ! Hélas ! messieurs, voilà où conduit l'ignorance du droit international...

Xavier Roux.

LA MISSION FRANÇAISE AU BRÉSIL

La présence à Paris du lieutenant-colonel Balagny, chef de la mission militaire française dans l'Etat de Sao Paolo, a permis au général de Castelnau de terminer son enquête sur les incidents regrettables que nous avons signalés en leur temps. La situation de notre mission n'en a d'ailleurs été nullement ébranlée, et le colonel Balagny quittera incessamment Paris pour rejoindre son poste.

LIQUEUR CORDIAL-MÉDOC G. A. JOURDE BORDEAUX

CHAPEAUX Léon 21, Rue Daunou. 95, Ch.-Élysées.

RHUM NEGRITA reconnu le meilleur RHUM NEGRITA